# PORTRAITS CRACHÉS

lecture des (h)auteurs au Réverbère

à partir des photographies de Jean-Claude Palisse/Julien Claessens/Robert Kot

**Sapiens Post Sapiens**

**Galerie Le Réverbère**

38 rue Burdeau 69001 Lyon - 04 72 00 06 72

Entrée libre

## Mercredi 10 février 2010 - 19h30

avec Pierre Évrot - Étienne Faye - Frédérick Houdaer - Judith Lesur - Leïla Lovato - Marie-Françoise Prost-Manillier - Patrick Ravella - Michel Reynaud - Valérie Sourdieux

Galerie Le Réverbère - 38 rue Burdeau 69001 Lyon - 04 72 00 06 72 - www.galerielereverbere.com

Nous sommes réunis ici pour ouvrir la *camera*.

Qu'y trouvons-nous ? à part l'impression de la lumière…

Et cette vieille question : « ces ombres portées sur le mur sont-elles vraiment des reproductions de la réalité ? »

Nous y trouvons, je peux dors et déjà vous le révéler, et dans l'ordre :

Des statues qui feignent le sommeil et qui ont tout le temps pour elles.

Un regard qui se barre et que rien ne peut ramener de force

Un visage. Un visage touché. Cou tendu vers la lumière, veines rompues de sang.

Lui qui ne dit pas.

Une boîte qui sert à capturer les insectes.

Un homme qui parle à une image.

Une collection de petits blancs, incomplète.

Et Eux, qui sont là, en route vers.

Tout cela vous semble encore obscur. Il suffit d'entrer, de suivre le guide.

Attention, il a plusieurs yeux et plusieurs voix.

LEÏLA LOVATO

À PARTIR DES PHOTOGRAPHIES DE JULIEN CLAESSENS

Les statues, les images des peintres ou des photographes se plaisent à nous faire croire à leur immobilité .Dans leurs artères de pierre le sang bat quand même et reflue sur la plage Si elles feignent le sommeil, c'est que penchées sur nos nuits elles franchissent les siècles.
Car ces figures sont trompeuses .Elles existaient avant que la glaise ne les emprisonne, avant que la lumière ne les sculpte .Elles ont connu la soif dans le désert, la colère des volcans, tous les soubresauts de l'histoire ; et pourtant elles recueillent le silence avant qu'il ne s'évapore :elles ont tout le temps pour elles, elles nous attendaient déjà dans les grottes de Lascaux ou d'Alta Mira.
Tout ce qu'elles ont vu les a rendues magnanimes .Nous pensons être là pour les regarder ,ce sont elles qui nous fixent car elles aiment, avec avidité, à se nourrir des images du monde .Mais quand nous les aurons quittées elles descendront de leur socle pour courir dans la nuit, laisseront le tableau vide et, la peau enduite de l'obscurité des musées, des galeries, iront se tresser aux odeurs qui flottent dans les rues de la ville Elles en reviennent avec des images plongées dans la nuit du corps .Elles peuvent alors rester immobiles de longues heures en souhaitant que quelqu'un sache s'arrêter devant elles et soutienne leur regard .C'est quand elles ouvrent les yeux qu'elles surgissent sur la toile des peintres.
Grâce à elles nous ne sommes plus seuls, les marées passent à travers nous, charriant les civilisations qu'on croyait mortes, les langues qu'on ne parle plus et qui nous disent que c'est à nous d'inventer la nôtre.

MICHEL REYNAUD

Si mon regard va de côté, c'est qu'il part

Il fouit le temps, il fore un lieu
et j'ignore lequel

Il se barre et rien, nul visage, ne peut le ramener de force

Puis il revient, reflux de vague, sans s'en apercevoir

Et enfin te regarde, toi,  qui te présente avec tes peaux

Tes peaux percées, tes peaux pelées

Et enfin regarde tes épaules et ta tête dessus et ta face - entre dans ta pupille

Si mon œil ne va pas droit, de même mon sourire, de même mon rire, de même ma pensée,
de même mon pas

Je bascule, non, je reprends pied, je garde l'équilibre

Ma stature est tenue par ce travers
ce décalage des yeux avec le cou, avec la bouche, cette déviance de la lumière

Par où chemine ton image ?
par cette fugue.

Puis je rentre à la maison, je me pose sous mes deux sourcils, je ferme les paupières
Fenêtres closes, à peine un courant d'air

Si vous attrapez mon regard qui part
c'est vous qui partez, vous éloignez
dans la marge jusqu'à plus d'eau

Aller dans la marge, c'est risquer d'être tué
Ou sans risquer de tuer à son tour, prendre ce laps d'écart
L'indocilité

LEÏLA LOVATO

A PARTIR DES PHOTOS DE JEAN-CLAUDE PALISSE

Mon visage

Tout à coup, je ne sais plus. J'ai perdu quelque chose. Mon visage. Un œil me saisit à cet instant et ce n'est pas le mien. Ni mon œil ni mon visage.
Le cou tendu vers la lumière, les veines rompues de sang, je touche mon visage. J'ouvre à la lumière ce que d'ordinaire je cède à l'ombre. Et quelle sorte de tête offrir à l'œil qui me saisit à cet instant ? Mon visage vous dit quelque chose ? Vous m'avez déjà vue quelque part ?
Il s'empare du silence, un bruit qui s'évanouit sur mes lèvres. Le tintamarre de mon corps n'intéresse personne.
Mon visage ne me dit plus rien puisque c'est à vous qu'il s'adresse. C'est à vous que je parle. J'ai beau le toucher, l'imaginer tel qu'il est, il change d'expression. Je ne sais pas comment faire pour me ressembler, tous les jours. Parfois, il me trahit et fait monter à la surface le tintamarre de mon corps.
Vous êtes très expressive ! On sait tout de suite ce que vous pensez !
Je pose le silence sur mes lèvres. J'impose une contenance, un air. L'air de rien, un air de ne pas avoir l'air. Et l'œil qui me saisit à cet instant échappe à la négociation.
Mes traits dessinent mes contours intérieurs. Pour celui qui les suit, ils mènent forcément quelque part. Une forme, un ovale, une trace, le grain de ma peau, des cernes sous les yeux, des rides d'expressions au coin des lèvres. Les petites tendresses comme les petites monstruosités arrangent ma figure, me composent un masque. Triste ou enjouée selon les jours. La dernière fois que j'ai souri, oui, je m'en souviens. J'avais de bonnes raisons. J'évite de pleurer en public. Sinon, mes mains s'occupent des larmes. Elles les cachent, les essuient, les écrasent. Le rire, je ne peux pas le retenir. Comme la respiration, il m'échappe.
Devant un autre visage, il sait ce qu'il doit faire. Les yeux plus grands, la bouche frémissante à peine.
Tout à coup, il y a l'œil qui me saisit à cet instant, la lumière qui me prend par surprise, le cou tendu, les veines rompues de sang. Et je ne sais pas s'il dira tout ce qu'il sait de moi.

VALERIE SOURDIEUX

Dévisager, derrière une vitre sans tain, voir en face, son visage dans mes yeux.

Interrogatoire en 6 fragments.

1- Je ne vous dirai pas:

Si j'avais rêvé prendre place à sa table, lui offrir un café, la regarder en face, lui sourire, oser lui demander pourquoi, montrer les coins de mon visage, à cette place et lui dire:

<< Tu te moques de moi? >>

2- Je ne vous dirai pas:

Les jours attendus pour la croiser à nouveau et lui offrir, dés la porte d'entrée un mot griffonné.

« Je ne suis pas l'image invisible d'un homme et je sais bien que je suis n'importe qui. Mais pas pour toi.. »

3- Je ne vous dirai pas, je ne vous dirai rien:

Le nombre exact de mes appels téléphoniques, trop souvent. Toujours le répondeur, primesautier, le mur du répondeur, efficace, convoquant au milieu du fatras de paroles, la rupture.

4- Je ne vous dirai pas:

Comment l'imaginer nue, offerte à l'autre, celui croisé dans l'escalier, hier. L'imaginer nue appuyée tendrement sur le canapé défoncé. Et le rouge qui monte à la gorge, les images obscènes que je passe en revue, la bouche aimée abouchée au sexe, le sexe aimé arrimé au corps, et le souffle court que j'imagine tordre entre mes mains..

5- Je ne vous dirai pas:

Si les heures s'accumulent, et je me fractionne et je me sens si mal, et je me sens si seul. Je ne m'appartiens plus, je ne suis pas un fait divers. Je suis figé là, devant vous, et je ne vous dirai rien.

6- Je ne vous dirai pas ce que j'ai fait entre 21h30 et 24h Mardi soir.

MARIE-FRANÇOISE PROST-MANILLIER

Le photographe a rapproché la boîte de mon visage. Dans la pénombre, j'ai distingué les six trous qui perçaient le couvercle. J'ai essayé de voir ce qu'il y avait à l'intérieur, mais il ne passait pas assez de lumière.

Quand j'étais enfant, je m'étais fabriqué une boîte de cette sorte, qui me servait à capturer des insectes. Maintenant je me demande quel animal le photographe a enfermé dans sa boîte. J'écoute. Rien. Pas un craquement, pas une griffure, pas même un souffle. D'ailleurs les trous sont minuscules, ça ne doit pas avoir besoin de respirer très fort. Une musaraigne ? Une gerbille ? Une chauve souris ?

« La boîte est divisée en six cases » me dit le photographe « une case par trou. »

« Mais alors, les cases sont trop petites. Elles ne peuvent contenir aucun mammifère. »

« C'est vrai, me dit le photographe, les cases sont vides. Mais un peu de patience, elles vont se remplir d'un coup. »

Comment est-ce possible ? Vraiment je ne vois pas. Soudain, il y a un grand flash. Un éclair de compréhension. La lumière se reflète sur mon visage et pénètre par les trous, elle s'attarde, me chauffe les joues, et surtout me brûle les yeux. Mais avant d'être aveugle, j'ai eu le temps de voir le fond de la boîte : oui, désormais il y a un prisonnier dans chaque case, et ce prisonnier c'est moi.

PATRICK RAVELLA

**Intro – mise en situation (PIERRE) au centre de la pièce.**

Dans une galerie, un homme parle à une image.

C'est un peu vague… un homme ? On attend un qualificatif, voire quelques descriptions pour le voir, voir un personnage, voir la scène.

Un homme tourmenté, nerveux, sec, qui parfois, murmure, susurre, parfois s'emporte, une vraie scène que l'on voudrait voir déménagée, enlevée, ôtée d'ici, ce n'est pas le lieu pour cela ! Une galerie n'est pas assurément une église ou quelques temples, qui nécessiteraient grands silences, mais tout de même !

Et aussi, parler à une image…

D'ordinaire, ne dit-on pas plutôt qu'une image « nous parle » ?

Et qu'aurait-elle fait celle-ci pour subir tels assauts ?

Un règlement de décompte ? C'est quoi leur histoire ?

Comme si le tourmenté tourmentant - imaginons un critique d'art – subissant suite à convocation une demande de justification de quelques épanchements plumitifs rageurs ? Une image qui sait lire et savoir pourquoi la salir ?

S'approcher au plus proche les mains dans les poches…

**Personnage 1 – femme couloir (PIERRE de dos, face à l'image + LEÏLA face public)**

- P : Est-ce moi qui t'ai convoqué ? J'étais sûrement contre.
- ON a provoqué cette rencontre.

- P : Qui t'a dit de venir ?
- Qui t'a dit de tenir, toi ?

- P : Tu me regardes ?
- ON me garde.

- P : J'ai rien gardé de toi. Jeté au visage !
- J'ai tout regardé de toi. Je t'ai à l'œil.

- P : Mais pourtant tous ont vu ! Même toi, toi même !
- On est épié.

- P : T'as l'air « étroite ». Comme coincée dans un boyau rigide.
- Je suis allée trop loin, jusqu'ici.

- P : Trop ? mais j'ai une, une mer de « pas assez » qui m'agace de toi.
- Des sarcasmes ?

- P : Tu fuis comme une anguille toujours, même dans un couloir je te perds.
- Ces corridors sont pleins de caméras et nuls de porte !

- P : Une aiguille, pour fixer les images et crocheter les serrures. Tiroirs de souvenirs. Territoires à soupirs !

  Et toujours opposer le flou de tes attentions à la netteté de mes intentions. (2x ?)

Avec le temps les images se barrent. Elles se barrent d'un sticker « non-facturé ».
Le flou s'efface.

- P : Tu ne dis plus rien ? Juste une image tu restes.
  **(crié)** Tu me regardes quand je te parle ?!
- Je rentre chez moi.

- P : Retourne chez moi. Dans ta cellule adorée.
  Fin de partie.

**Personnage 2 – homme côté droit (PIERRE de dos, face à l'image + ÉTIENNE face public)**

- P : Qui t'a dit de venir ?
- Qui t'a dit de punir ?

- P : Par où t'es rentré, comment, faux-fuyant, faufilé, filant, passé ?
- Tu m'observes. Je t'obsède ? Et c'est moi l'obscène, forcément.

- P : Où t'étais passé ? Où t'étais tassé, planqué, plaqué, parqué, placé, classé, cassé ?
- Tu t'énerves ? Qui est dedans, qui est hors de lui ?

- P : **(crié)** Regarde-moi quand je te parle !
- Et moi qui t'épargne…

- P : C'est toi qui as fait le coup ! Qui as fait l'écho pour que tous s'abattent sur moi ! C'est toi qui as reçu les coups ! Tous ont vu ! Dis leur.
- Vendre quoi ? Pourquoi on ne m'arrête pas ?

- P : Tendre vers quoi ? Je m'étire et touche les murs, mes nuits crépitent de caméras, des cliquetis de clefs comme plage sonores incessantes, je ne sors plus je ne dors plus, c'est la faute aux matons et à la fois c'est pas leur faute, on le porte sur nos gueules qu'on n'est pas des poètes ! La came est là, ces caméras.

- Continue d'écrire tes ratures, ça paye tes factures.
- P : Frein de partie.

**Personnage 3 – femme – fond pièce 1 (PIERRE de dos, face à l'image + JUDITH face public)**

- P : Tu es venue ?
- Je n'en suis pas revenue de te revoir, ici.

- P : C'est comme un grillage entre nous c'est cela ? Un grillage de quelle couleur ?
- Un quadrillage, propice au coloriage, je ne sais pas encore, c'est flou.

- P : Le carroyage d'une grille qui trouble la lecture, la clôture, cerne le regard, qui le double, l'enfle et le projette en de sales ombres, en de sales images. Qui trouble la texture. **(susurré)** Tu me regardes quand je te parle.
- Tu lis quoi en ce moment ?

- P : Tu vis quoi en ces moments ?
- J'évite les monuments. Les gens me font peur.

- P : Le téléphone reste muet. Je ne sais s'il y en a ici. Le silence m'assomme, et je dors, que ça, à faire, rien!
- C'est pareil dehors, mais t'as oublié de te le rappeler.

  P : Fin de partie.

**Fin – mise en situation : (PIERRE) au centre de la pièce.**

Cela devenait insupportable. Le niveau sonore montait, puis le ton est monté entre nous, vite monté, et nous voilà dehors sur le trottoir, invectives qui vont faire des victimes et saigner les gencives !

Critique d'art, critique de dard, tu piques mal – je lui ai dit. Critique de dards, t'as du en voir des bites, ça lui a pas plu. T'as le dard critique, émoussé à te trémousser dans tes cocktail de crevettes. Pointu, il a parlé de ma crudité, je lui ai parlé de carottes râpées, ça lui a pas plu. Prends ça ! Et encore ça et encore plus de ça; je suis un crevable en texte qui pue !

Viens, j't'attends !

Les membres plutôt musclés et musqués de la BRANCCC*…

« Brigade de Répressions d'Activités non Conformes au Code de Civilités » **(épelé et précisé à haute voix par Patrick dans le public)**

…sont venus et sont intervenus.

Les branques l'ont choppé, habillé pour l'hiver - il faisait trop froid - et ramené dans sa carré. Il en était sorti trop tôt !

Comptes en branques, la faute aux matons.

Faim de partir.

PIERRE EVROT

A PARTIR DES PHOTOS DE ROBERT KOT

© Robert Kot

Je vous présente… ma collection de petits blancs. Elle n’est pas complète. Faut bien démarrer par une image.

À voir leur mine, à regarder leurs… regards, on sent bien qu’ils ont passé la journée à écouter France Info. À parler de Sarko, de la crise et du reste. À participer à des débats sur l’Identité Nationale, ou à manifester contre.

À voir leur mine, on comprend que, pour eux, c'est le 21 avril 2002 tous les jours. Qu'est-ce qui leur pèse le plus? Une hypothétique menace fasciste, ou la perspective de voter Chirac ad vitam aeternam ?

Bref, donc, en résumé, à qui avons-nous affaire ? À de jeunes enseignants, pas encore titularisés, qui se touchent au sortir de leur première salle des profs ? À des recalés de Tarnac ? À de futurs abonnés de la CAMIF ? À tout cela en même temps ? À des français, en tout cas. Déjà vieux et crispés, si jeunes… Des qui ont souffert. Qui ont déjà eu leur compte Facebook supprimé pour avoir mis en ligne une blague douteuse.

Le ou laquelle d'entre eux serait capable de joie ? Serait capable de tuer ? Les mecs, c'est exclu. Les nanas…

Faudrait peut-être interroger leurs anges gardiens. Retourner la photo pour trouver leurs traces derrière le cadre. Pas un geste autorisé dans une expo comme celle-ci.

FREDERICK HOUDAER

Ils sont là. En route vers. La tempe contre la vitre, ou avachis tordus, l'accoudoir relevé pour déborder sur le territoire de l'autre, le regard distraitement jeté dans le paysage ou suivant les lignes accidentées d'un mauvais polar, les genoux calés cagneux contre le dossier, ou les pieds engourdis dépassant dans le couloir que personne, encore, n'arpente en criant.
Ils sont là. Les bavards, les ensommeillés, les impatients, les inquiets, les nauséeux, les liants, les secrets, les indifférents, les curieux, les songeurs. Tous coincés dans cette parenthèse du voyage, serrés entre deux tranches de campagne, cahotant sur la route comme sur une langue pâteuse qui s'efforcerait, mais avec mollesse, de se débarrasser d'un surplus de salive.

*Poussez-pas vous autres. Y' a de la place pour tout le monde, bon dieu. La gare routière de Saint Palavis-les-Trois-Maisons, puis Brétogne-sur-Joise. Ours, Beauterre. Je connais le chemin. Je vous connais hein. Quelqu'un aurait un sac plastique ? Chaque visage, je peux me souvenir de chaque visage, c'est cinq euros dix, Madame Decamp, alors, ça y est, on rentre à la maison ? Eh, Mathieu, petit gars, t'oublieras pas ta carte, la prochaine fois, parce que c'est bien simple, la prochaine fois je ne t'embarque pas c'est compris.*

Ils sont là. Certains dans le dialogue, d'autres dans le sommeil, tous en apesanteur dans les musiques radiophoniques entrecoupées des marmonnements du chauffeur. Des mains se cherchent, d'autres s'évitent, comme les regards. Ils se lisent les visages, les lignes de vie en étoile autour des yeux, les commissures des lèvres en accent grave ou aigu, selon les intempéries du passé. Ici, la neige vierge d'un teint fraîchement éclôt, là, une grêle d'adolescence, là encore, un brouillard qui masque mal les désordres d'une avalanche.

Ils sont là. Dans les points de suspension entre le départ et l'arrivée, dans l'étirement des traits blancs qui tranchent la route en deux, dans l'espace qui se réduit entre ce qu'ils étaient et ce qu'ils seront.

Le car, cette boursouflure gris métallisé qui les contient comme dans un sas, est leur agent de liaison. Entre ses vitres un peu sales, ses coussins un peu vieux, ses essieux un peu lâches, les rêves s'échappent au conditionnel.

*Quand je conduis, le mieux, c'est de me laisser tranquille. J'écoute RTL, tout le bus écoute RTL, à part les rêveurs et les mômes qui se carrent un truc en plastique dans l'esgourde. Ce qui fait que même si je pousse le son assez fort, j'ai l'impression que je suis le seul à écouter. Bref. Pourtant, c'est bien RTL, surtout la nuit. La nuit, ou plutôt quand le jour point, c'est une ambiance de départ, j'aime bien, les départs. Les visages ensommeillés, les rougeurs, les fraîcheurs inattendues, dans les regards, dans un sourire. Moi aussi, je dois avoir des traces de l'oreiller sur la joue, le tatoue de mes nuits trop courtes. Mon car, dans la brume palpable du matin, ahane au réveil, il gémit comme une vieille bête qu'il est, allez, mon bon, lui dis-je, encore un jour.*

Ils sont là. Les blonds, les bruns, les roux, les mal peignés, les presque chauves. Les vêtus ajustés et les débraillés. Ceux qui s'étalent et ceux qui s'effacent. Ceux qui s'épanchent, ceux qui s'enfoncent. Ceux qui filent, ceux qui flottent. Ils sont là et ils font communauté.

Il y a celle qui ne connaît pas la neige parce que dans son pays, rien d'innocent, jamais, ne tombe du ciel. Celui qui part, pour la première fois. Celle qui revient, pour la première fois aussi. Celui qui accompagne celle qui revient et qui se demande si c'est vraiment sa place. Celle qui fuit. Celle qui dans son ventre porte un fruit. Celui qui n'a pas encore pénétré d'autres corps. Celui qui perd le contrôle du sien. Celle qui soigne. Celui qui s'oublie. Celui qui, demain, aura 6 ans. Celle qui dépense tout. Celui qui ne veut rien. Celui qui a le vertige et qui rêve de sommets. Celui qui n'arrive plus à dormir. Celle qui s'ennuie. Celui qui ne sait pas où il va. Celle qui ne sait pas d'où elle vient. Celle qui fait encore pipi au lit. Celle qui cherche un bras où nicher sa tête. Celui qui perd la sienne. Celle qui rit tout le temps. Celui qui n'a jamais pleuré.

*Embarquez embarquez, direction la mer, la montagne, les étoiles ! Mon métier c'est d'installer le rêve. La possibilité du rêve. Oui, on entre dans mon véhicule à pas feutrés, comme en religion, même si ça se bécote, parfois, dans le fond. Moi je ne rêve pas, je peux dire. Je bosse, trente ans de métier. A trimballer celle-ci, ou celui-là... La route, c'est un rythme à prendre, un rythme assez lent je dois dire. Je vous connais, je vous vois, aujourd'hui. Vos silhouettes se découpent sous moi comme mon ombre. Je, je ne peux poser un pied sans glisser, un peu, vers ce gouffre insondable, insondable. Le souvenir s'installe, les ténèbres s'écoulent, sous moi, à la vitesse d'une flaque de pisse, ah merde, merde, je vous vois. Buvons. Buvons. A la santé des voyageurs, la destination est connue. Embarquez, embarquez, Mesdames et Messieurs, vers la grand' ville, ou, qu'importe, vers les grands espaces, vers la nouvelle vie ! « Vers l'infini et au-delà » me siffle parfois à l'oreille, la voix nasillarde et moqueuse d'un enfant.*

Ils sont là. C'est pour toi qu'ils sont revenus. Ils t'offrent leur visage, leurs cheveux, leur poitrine, leurs bras, leur ventre, leurs ongles, leurs jambes, leurs dents, leur cœur. Les avais-tu seulement regardés ?

À tes pieds, ils déposent ce qu'ils ont été et ce qu'ils ne seront plus.

Dans tes mains, ils font couler la sève, le sang, le suc, le jus de leurs humeurs et aussi, l'urine et la merde que la peur a fait jaillir d'eux quand tes mains, ces mains dégoulinantes de leur vie, ont lâché le volant.

JUDITH LESUR & ETIENNE FAYE

Voilà, nous arrivons au terme de notre parcours.

Quand vous sortirez d'ici, vous les aurez presque oubliés.

Eux, qui sont là, juste revenus pour lui.
Qui déposent à ses pieds ce qu'ils ont été, et ce qu'ils ne seront jamais.

Eux, qui ont leur compte Facebook supprimé.
dont les traces se trouvent peut-être derrière la photo.

Lui, qui a faim de partir.

Lui, le prisonnier.

Lui, qui ne dit pas.

Son visage qui sait et ne dit pas.

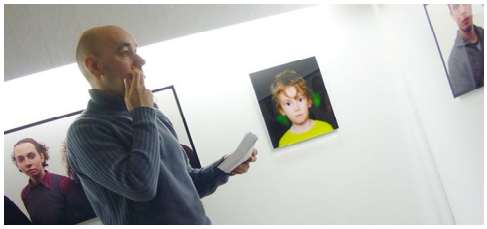
Elles qui laissent le tableau vide et reviennent dans la nuit avec des images.

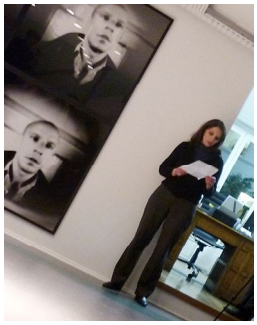
Et l'autre qui louche et qui vraiment s'en va.

Nous espérons que vous aurez trouvé la visite.

Simplement trouvé. Merci, à bientôt.

LEÏLA LOVATO





Un collectif de douze auteurs qui crée de nouvelles façons de partager l'écriture et de l'(e)ncrer sur des territoires inattendus.

Ils proposent régulièrement des lectures-performances, mises en voix de leurs textes à partir de contraintes d'écriture ou de thèmes communs.

De déambulations littéraires (lectures d'appartements, d'ascenseurs ou encore d'escaliers) en marathon d'écriture (42h.) ou de lectures en auto(im)mobile, leurs terrains de jeu sont aussi : le Printemps des poètes, l'inauguration du Grand Pont sur la Loire, des librairies (Bal des Ardents, Au bonheur des Ogres, Ouvrir l'oeil…), le Transfo, Duch' City, la galerie Le Réverbère, la MAPRA...

Ils ont publié un recueil d'inédits aux éditions ONiva et des textes dans les revues Mercure Liquide n°10, et [on] n°4.

*Les (h)auteurs sont nés avec Sputnik, projet urbain de création artistique mené par Là Hors De à la Duchère (Lyon).*

contact : les_h_auteurs@orange.fr

http://leshauteurs.blogspot.com